Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

50 | 2004

**Variation sémantique et syntaxique des unités
lexicales : étude de six verbes français**

En préfixe et *en* préposition : une seule forme, un seul sens ?

Ichraf Khammari

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/146>

DOI : 10.4000/linx.146

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 169-178

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Ichraf Khammari, « *En* préfixe et *en* préposition : une seule forme, un seul sens ? », *Linx* [En ligne], 50 | 2004, mis en ligne le 27 janvier 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/146> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.146>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

***En* préfixe et *en* préposition : une seule forme, un seul sens ?**

Ichraf Khammari*
Université Paris X - Nanterre
UMR 7114 MoDyCo (CNRS)

En présence de morphèmes identiques pourvus de sens différent, on doit se demander s'il existe un emploi où ces deux sens recouvrent leur unité (Benveniste, 1966 : 290)¹.

En préposition et *en* préfixe se présentent, en français moderne, comme des homonymes obéissant à des contraintes d'emploi distinctes : la préposition est une entité détachée au sein d'une phrase² (*Max est en prison*) régie essentiellement par des règles syntaxiques, alors que le préfixe ne se présente pas comme un morphème libre et entre dans la formation de certains mots (ex. *emprisonner*, *enlaidir*), et il est régi par des règles de morphologie dérivationnelle. Le seul lien établi par les dictionnaires, entre les deux items, se situe au niveau de l'étymologie : la préposition *en* et certains préfixes³ viennent de la particule latine *in*.

Une telle séparation a deux conséquences méthodologiques. D'une part la syntaxe s'est appropriée l'étude de la préposition et a légué celle des préfixes aux morphologues, alors que « la syntaxe doit avoir accès à l'intérieur du mot et lui imposer une analyse » (Milner, 1989 : 322). D'autre part, la tentative d'identifier le fonctionnement de la préposition *en* s'est fondée ou bien sur une étude comparative avec *à*, *de*, *dans*, etc., ou bien sur l'examen des contraintes distributionnelles propre à *en*. Dans les deux cas, l'étude n'a pas envisagé un rapprochement entre préfixe et préposition, en dehors de celle de Franckel et Lebaud (1991) qui ont avancé l'hypothèse d'une « invariance de fonctionnement », mais ont axé la réflexion sur la

* Je tiens à remercier D. Leeman pour son aide et ses remarques, ainsi que les participants à la Journée d'étude *Unités Lexicales : morphologie et syntaxe* du 14 juin 2002, Paris X Nanterre, co-organisé par F. Kerleroux et D. Leeman dans le cadre des activités de l'UMR 7114 (Mo Dy Co).

¹ Benveniste, É. (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

² Condition nécessaire, mais non suffisante : *en* pronom adverbial est également une forme détachée dans la phrase.

³ D'autres préfixes tels que ceux dans *emmener*, *emporter*,... correspondent au latin *inde*.

préposition sans pour autant approfondir l'examen de son rapport avec le préfixe. Il nous semble, de fait, que les nombreux emplois communs que l'on peut dégager méritent que l'on s'arrête à cette hypothèse et justifient l'idée que l'on a, avec le préfixe et la préposition, deux manifestations différentes d'une même forme.

Le premier argument en ce sens est qu'il existe en synchronie une parenté sémantique entre les deux « homonymes » dont se font l'écho aussi bien les dictionnaires dans leurs gloses (Guilbert [dir.] (1972), Imbs [dir.] (1978 et 1979), Rey et Rey-Debove (1992)), rapprochant entre autres *encaver le vin* et *mettre le vin en cave*, que les grammaires (Charaudeau (1992), Riegel *et alii* (1994 : 545) qui présentent par exemple la « paraphrase » *mettre en terre* pour *enterrer*).

Si le « principe de naturalité » développé par Milner (1989) permet de considérer le suffixe *-loque* dans *amerloque* comme « un adjectif dépréciatif sémantiquement et catégoriellement analogue à *sale* » dans *sale américain*, l'hypothèse peut être soutenue que *en* préposition et *en* préfixe relèvent également d'une même unité. La seule distinction serait d'ordre morphologique selon que *en* est détaché ou attaché.

Dans les lignes qui suivent, la vérification de cette proposition partira de la valeur de la préposition *en*⁴ pour établir par la suite un rapprochement avec le préfixe.

1. Le fonctionnement de la préposition *en*

Les descriptions des prépositions en lexicographie et dans les grammaires s'organisent autour d'une « représentation » tridimensionnelle : les prépositions auraient principalement une valeur spatiale, temporelle et notionnelle. « La tradition veut que ces trois valeurs soient nées l'une de l'autre » (Pottier 1962 : 126), avec une position originelle pour l'espace. Aussi, les dictionnaires répartissent les principales occurrences de *en* en fonction du triplet : lieu (*en mer*), temps (*en mars*), notion (*en guerre*), avec une surexploitation du spatial se traduisant par l'hétérogénéité des exemples classés sous cette étiquette (ainsi, le lecteur peut s'étonner de trouver dans l'indication du lieu : *croire en Dieu*, *fort en math* (Le Trésor de la Langue Française), alors que *Dieu* et *math* ne sont intuitivement et syntaxiquement⁵ pas assimilables à un lieu).

D'autre part, de nombreuses études⁶ portant sur l'emploi de *en* ont été « parasitées » (Franckel et Lebaud, *op.cit.* : 75) par l'association faite avec la préposition *dans*, ce qui ramène à nouveau à la primauté⁷ de l'emploi locatif de *en* dans la mesure où *dans* est définie comme marquant l'intériorité. Cette « tradition guillaumienne » qui

⁴ La thèse que nous soutenons dans cet article s'inscrit dans le cadre de travaux portant sur le fonctionnement de la préposition *en* (Khammari, 1999).

⁵ La syntaxe présente l'interrogation par *où* comme un critère pour repérer le lieu. Dans ces conditions, l'inacceptabilité de **Tu crois où? – En Dieu*, ou de **Tu es fort où? – En maths* confirme que *en Dieu* et *en maths* n'expriment pas le lieu.

⁶ En particulier, Guillaume (1919 rééd. 1975), Gougenheim (1970) et Spang-Hanssen (1993).

⁷ Notons que *primauté* « sens prépondérant » est différent de *primarité* « sens primitif, originel ». Groussier (1997 : 221) note à ce propos qu'il est « tout à fait exclu de prétendre démontrer que, dans les langues dotées de prépositions, toute expression de relations au moyen de prépositions soit l'expression de relations spatiales, tout autant que d'attribuer, en synchronie, aux sens spatiaux des prépositions, un quelconque rôle dominant : *primarité* n'est pas *primauté*. »

obligerait à voir *en* comme « la valeur déformée de *dans* », n'a – disent les auteurs – de justification qu'historique : il n'y a pas, en synchronie, plus de raison de comparer *en* à *dans* que de le rapprocher de *à* ou d'une autre préposition. Il faut cependant reconnaître que Guillaume, bien qu'il analyse principalement « l'idée de lieu », attribue à *en* une valeur autre que locative.

La caractérisation de la préposition passe selon nous par l'étude des différents types de constituants qu'elle peut former avec le nom, d'une part, et d'autre part par l'examen des paradigmes qu'elle est susceptible d'introduire : parmi ces différentes configurations, nous n'avons retenu, faute de place, que des suites *en N* où *N* est un nom dit « de lieu », étiquette sémantique fondée sur un ensemble de propriétés formelles (Le Pesant, 2000). Guillet et Leclère (1992 : 11) précisent que « Pour le français, les tests traditionnellement associés à l'intuition de lieu sont les questions en *où* », ce qui permet de retenir des séquences telles que *Où sont les enfants?* – *En classe*, par là distinctes d'autres séquences (**Où est Marie?* – *En voiture*, **Où est Paul?* – *En imperméable*). La fiabilité du critère formel d'interrogation est pourtant à relativiser : *où* peut introduire des compléments qui ne sont pas *a priori* locatifs et inversement. Guillet et Leclère en donnent respectivement les exemples :

« – Par où vas-tu (commencer, finir)? – Par le nettoyage de la cuisine » ;
« – Où Max boit-il son vin? – Dans un verre à pied » (*op. cit.* : 14).

Ainsi, à partir de critères essentiellement distributionnels (Le Pesant, *op. cit.*) a été rassemblé un corpus de 1187 noms communs (*Rome* est un nom propre de lieu contrairement à *maison*) intrinsèquement⁸ de lieu et désignant un substantif concret⁹ (entre autres *amphithéâtre*, *classe*, *orphelinat* ou *prison*). L'étude de la combinaison *en N_{lieu}* relativement à ses cotextes confirme l'hypothèse guillaumienne que *en* ne fait pas que situer une entité *X* dans un lieu *Y*. Un professeur peut se trouver *en amphithéâtre* pour faire un cours, mais on ne dira pas qu'un ouvrier est *en amphithéâtre* s'il en répare une porte, ni qu'une infirmière est *en classe* si elle s'y trouve pour assister un élève malade.

En construit, en fait, une identité de l'occupant en rapport avec le lieu. La différence entre *Cet enfant sera placé en orphelinat* et ? *Ce comptable sera placé en orphelinat*, c'est précisément que *Il est en orphelinat* permet d'attribuer à *il* le statut d'orphelin. *Il* est localisé dans *orphelinat* de par sa condition morale ou sociale et réciproquement, *en* établit entre le sujet *il* et le nom de lieu *orphelinat* une relation telle que les propriétés spécifiques du lieu (accueillir des orphelins) se portent sur le sujet et en redéfinissent le statut (si *il* est dit *en orphelinat*, c'est qu'il est orphelin). Par contre, le comptable ou le jardinier de l'orphelinat – même s'ils sont orphelins – n'exercent pas une activité propre au lieu et ne sont pas aptes à en hériter les attributs, au même titre qu'un gardien de prison ne serait pas dit *en prison*, à moins d'être un criminel. Dans *être en*

⁸ Guillet et Leclère (1992 : 8) distinguent les « noms qui dénotent intrinsèquement des lieux » tel que *Rome*, de ceux qui « peuvent prendre une interprétation de lieu dans des contextes (c'est-à-dire avec les verbes) appropriés ».

⁹ « L'intuition sémantique de lieu est pour ceux-ci (les compléments *Loc N* où *N* est un substantif concret) beaucoup plus nette, et nous considérons que leur étude doit précéder celle des extensions aux *N* abstraits et aux complétives, dans la mesure où celles-ci sont souvent entendues comme métaphores de lieu d'emplois concrets » (Boons et *alii*, 1976 : 204).

prison, le sens de [prison] est « précipité » (Guillaume, 1919 rééd. 1975) sur le sujet. Ce dernier n'est plus une entité qu'on place dans un endroit ; bien au contraire, le lieu n'a plus de consistance qu'en ce qu'il permet de passer ses attributs au sujet. Ainsi *des soldats en campagne* n'opèrent-ils pas nécessairement à la campagne et peut-on se sentir *en prison* si l'on se trouve ailleurs que *dans une prison*.

Pour résumer, la préposition *en* ne se borne pas à introduire le lieu mais ajoute à l'indication spatiale l'instruction de comprendre la localisation d'une certaine manière (il s'agit du lieu en tant qu'il est le siège d'une certaine fonction) et d'attribuer au sujet qui y est localisé le statut inhérent de ceux qui s'y trouvent de par cette fonction. On pourrait dire *Ce comptable sera placé en orphelinat* si était associée à ce type d'établissement une comptabilité spécifique – comme un enseignant est susceptible de distinguer entre une affectation *en collège* ou *en lycée* – supposant donc au comptable une activité (de comptable) particulière. Curat (1999 : 287) définit cette pertinence au lieu, dans *en* + *article* Ø + N, en terme de « communion (être *en prison*, c'est être prisonnier) »¹⁰ ou encore de « coalescence massive », notion qu'il emprunte à Cadiot (1997 : 200). La préposition *en* opère à la fois une localisation et une « caractérisation » (pour reprendre le terme de Wagner et Pinchon, 1962) en ceci qu'elle attribue un certain statut à l'occupant de ce lieu (dire *L'enfant est en orphelinat* charge l'interprétation de *enfant* d'informations nouvelles, on comprend qu'il s'agit d'un orphelin : *en orphelinat* projette¹¹ sur *enfant* le sens « orphelin »). Le nom localisateur (ici *orphelinat*) ne dénote donc plus seulement un lieu, mais, outre le lieu, ce qui lui confère sa spécificité par opposition aux autres lieux.

De même, dans *Jean est chargé des livraisons en orphelinat*, l'association *en* + N lieu « *en orphelinat* » caractérise les livraisons en en faisant une sous-catégorie : ce que présuppose cet énoncé, c'est qu'il y a différents types de livraison et que la livraison à l'orphelinat est une tâche particulière (comme les enseignements selon qu'ils sont *en lycée*, *en collège* ou *en faculté* impliquent non seulement que le lieu d'activité varie mais aussi l'activité elle-même).

Avec le nom *maison*, c'est la précision *de correction* ou *de retraite* dans *Il est en maison de correction (de retraite)* qui rend possible l'association *en* + *maison*, en affectant à la « maison » des attributs spécifiques – tels que « lieu d'accueil ou structure sociale spécialisés pour éduquer ou encadrer » – permettant d'employer *en*. Si *en maison* est à la rigueur possible, un domestique pouvant peut-être dire qu'il est *en maison*, ce n'est pas pour situer quelqu'un relativement au lieu qu'on appelle « une maison » mais pour caractériser un statut par rapport à d'autres (en l'occurrence socio-professionnels) : *travailler en maison* s'oppose par exemple alors à *travailler en hôtel*, *travailler en hôpital*, *travailler en entreprise*, etc.

¹⁰ *Communion* est le terme utilisé par Curat pour traduire la « relation intime » installée par *en* entre le lieu et son occupant. Guillaume employait pour caractériser cette relation la notion d'« intériorisation » qu'il illustre à partir de l'exemple : « *Un livre qu'on jette dans le feu ne tarde pas à être en feu* », où *en* établit une fusion entre *le livre* et *le feu* et introduit le procès par lequel se fait la transformation (Guillaume, *op.cit.* : 167).

¹¹ Ainsi qu'on l'a vu plus haut, le sens est « précipité » sur le sujet selon les termes de Guillaume *op.cit.*.

La spécification de l'activité propre au lieu opposable à d'autres ne concerne pas que les lieux construits ; elle explique par exemple la possibilité de *en eau douce* pour caractériser un type de produit ou d'activité, de même que *en mer* ou *en rivière* (*la pêche en rivière*). Le complément *en* + *N lieu* spécifie donc ce qu'il complète et ne se résume pas à établir un lien entre le lieu et son occupant et réciproquement : il ne suffit pas qu'il y ait un occupant du lieu pour que le nom de lieu se construise avec *en*. Ainsi que le remarque Anscombe (2001 : 188) : « Dans une construction de type *V-er en N*, la structure *en N* convoque une propriété intrinsèque liant *V-er* et le concept associé à *N* » (définition qui rejoint notre analyse sur le sujet du verbe).

Il paraît toutefois curieux, de ce point de vue, que, par exemple, *en terre* ne soit pas utilisable pour traiter des activités agricoles (liées à la terre) : la relation de l'homme à la terre retenue comme pertinente, en l'occurrence, concerne soit le sort réservé à certaines plantes (*mettre des orangers en (pleine) terre*, par opposition à leur culture dans des pots ou dans des bacs), soit la fonction de la terre comme lieu de « résidence » des morts (*mettre / porter un cadavre en terre*). La variabilité au niveau de l'acceptabilité des mots dans la structure *en N* montre qu'ils ne se prêtent pas tous, ni au même degré, à l'activation du sème « identité » ou « statut de l'occupant du lieu ». Si du moins notre hypothèse est exacte, elle montre que le sens du nom dit « de lieu » ne se réduit pas à sa pure dénotation objective ni à l'intuition référentielle spontanée qu'on peut en avoir, mais inclut une certaine conceptualisation du lieu, sans doute liée à l'histoire et à la culture de la communauté linguistique (« la terre » n'est pas vue comme « la mer » puisque l'on n'a pas **Tous les matins, les agriculteurs partent en terre* comme on a *Tous les matins les pêcheurs partent en mer*). Autrement dit, comme y insiste Nyckes (1998 : 338), les significations linguistiques ne reposent pas tant sur la perception des objets ou des situations dans le monde objectif que sur des représentations impliquant des expériences partagées par la communauté : elles supposent « la médiation du groupe et des pratiques héritées de son histoire et transmises par l'apprentissage ».

Pour synthétiser ce qui vient d'être dit à propos des emplois de la préposition *en* dans la combinaison *en N_{lieu}* : *en* établit entre le *N* introduit par la préposition et le reste de l'énoncé une relation qui n'est pas de simple localisation spatiale, construisant une certaine identité du référent de *N* qui se reporte sur le cotexte – à condition que le nom *N* se prête à l'activation d'un sème spécifique. Ainsi, tous ceux qui travaillent ou qui se trouvent *dans un hôpital* ne peuvent pas pour autant être dits *en hôpital* : seuls le personnel véritablement médical et les patients sont susceptibles d'être caractérisés de la sorte. Les raisons pour lesquelles ils sont dans ce lieu se rattachent justement à leurs statuts et à l'activité qu'ils exercent (soignants) ou subissent (patients). En revanche, le standardiste ou le jardinier n'ont pas des tâches liées de manière inhérente, définitoire, à l'hôpital : on ne les dira pas *en hôpital*. De même des énoncés tels que ?? *La police est entrée en clinique* et ?? *Des fleurs ont été livrées en clinique* paraissent inacceptables : ni la police ni les fleurs n'ont de rapport intrinsèque avec l'activité définissant la *clinique*, et l'on interprète *Max* dans *Max est entré en clinique* comme le nom d'un patient plutôt que comme celui d'un gardien de la paix ou d'un livreur de plantes vertes.

Ce qui précède n'épuise évidemment pas la caractérisation de la préposition *en* : nous ne gardons ici que l'essentiel pour notre propos, qui est d'évaluer la consistance

d'un rapprochement entre la préposition et le préfixe : *en* déclenche un programme d'« inférence » (Cadiot 1997 : 287) qui donne à interpréter Y (*i.e.* Ø + N lieu) comme la construction d'un attribut de X dans les énoncés de forme *X est en Y*. L'article Ø indique que le nom du lieu qu'il introduit a trait à la processivité (Anscombe 1986), c'est-à-dire implique ce qui s'y passe, l'utilisation qu'on en fait, l'activité qui s'y exerce. Cela explique les restrictions distributionnelles atteignant la relation établie entre X et Y : la définition lexicale du nom de lieu Y doit se prêter à la construction d'un jugement sur X (en particulier doit comporter un sème impliquant sa fonction), comme celle de X doit se prêter à l'attribution du statut que suppose Y.

2. Préfixation verbale

Contrairement à la préposition, le préfixe *en* ne peut être étudié indépendamment du verbe dont il fait partie. La difficulté de recenser ces verbes vient, d'une part, du choix que l'on fait de recourir ou non à l'étymologie des mots, de l'autre, de la définition de la structure du verbe. Dans *envoyer*, nous avons bien d'un point de vue diachronique un préfixe *en*, correspondant à la particule latine *in* dans *inviare* (*parcourir*), mais ni l'intuition, ni le sens que leur attribue le locuteur d'aujourd'hui ne permettent d'établir le lien entre *en* et *voie*, autrement dit entre *in* et *via*.

D'autre part, la diachronie, bien qu'elle révèle des liens imperceptibles dans l'état actuel de la langue, ne renseigne pas sur la complexité de l'emploi contemporain de *en*. Soit en effet le verbe *enjôler* dont le sens était *mettre en geôle* « emprisonner » ; l'emploi présent de *enjôler* n'est plus locatif puisque le verbe signifie : « abuser par de belles paroles ». On n'*enjôle* pas un prisonnier, pour le priver de sa liberté. Bon nombre de ces verbes n'ont ainsi plus le même sens ni n'entrent plus dans les distributions d'antan. Par conséquent, nous nous limiterons dans une perspective synchronique aux verbes où il est possible de distinguer le préfixe *en* du radical (comme *emprisonner*, *enlaidir*).

Les verbes retenus sont communément (par les dictionnaires et grammaires de référence) appelés « verbes parasyntétiques » : *embarquer*, *encourager*, *enlaidir*, etc. Comme l'a montré Corbin (1987), cet étiquetage est problématique. Si, en effet, l'affixation parasyntétique se définit comme l'addition simultanée d'un préfixe et d'un suffixe verbal à un même radical, pour qu'un verbe soit considéré comme le résultat d'une parasyntèse, il faut que ne soit pas attestée d'une étape intermédiaire entre la base et le supposé parasyntétique (parallèlement à *emprisonner*, **emprison* et **prisonner* ne sont pas acceptables), ni une relation sémantique entre la forme préfixée et une éventuelle forme non préfixée existante : ainsi *enchanter* et *chanter* ne peuvent pas être sémantiquement rapprochés, au moins en première approximation. Dans ce type de dérivation, le suffixe verbal renvoie à *-er* dans *encaisser*, *-ir* dans *enlaidir*, *-re* dans *enfreindre*, autrement dit à l'afixe d'infinitif.

Or, ce que pointe Corbin (*op.cit.* : 125), c'est que si l'on admet cette assimilation entre suffixe et désinence du verbe, « il faudrait construire autant de règles parasyntétiques qu'il y a d'uffixes flexionnels différents dans la conjugaison française ». Corbin propose de ramener ce qu'elle appelle des « pseudo-parasyntèses verbales » ayant la structure superficielle [préfixe [X]_(N + A) affixe d'infinitif]_V à des

préfixations de type $[(p)_{af} [X]_{(N + A)}]_V$ où le nom ou l'adjectif précédé d'un préfixe constitue un tout verbalisé par une flexion. (Cf. Corbin *op.cit.*, chapitre 3 pour une explication détaillée).

Le fonctionnement du préfixe en

Le rôle du préfixe *en* dans la structure $[(en)_{af} [X]_{(N \text{ lieu})}]_V$ ne se limite pas plus que celui de la préposition à introduire l'intériorité, bien qu'il s'agisse d'un emploi dit « locatif », ce que montrent en particulier les contraintes distributionnelles : on peut dire *Max encage le lion* ou *encave le vin*, mais ni **Max encage l'eau* ni **Max encave les meubles* ne se disent pour placer « l'eau » et « les meubles » dans respectivement « une cage » ou « une cave », de même qu'*encaserner* s'applique à des *réfugiés encasernés par le gouvernement* et non à des chars qui stationneraient dans une caserne : **des chars de guerre encasernés*. Le verbe préfixé par *en* ne renvoie donc pas à une simple localisation d'une entité X : comme la préposition, le préfixe attribue au nom une certaine définition qui inclut la fonction du référent et les entités que cette dernière concerne ; si, dans la réalité objective, une caserne est un bâtiment susceptible de renfermer aussi bien des gens que des véhicules ou des armes, n'importe lesquelles de ces entités ne sont pas susceptibles d'y être localisées au moyen de *en*. Le préfixe, comme la préposition, relativise le sème spatial et, au contraire, focalise sur la fonction du lieu et le statut que cette dernière confère aux individus qui s'y trouvent – au point que *encaserner* peut se dire sans qu'une caserne à proprement parler soit en jeu (*tenter d'encaserner de jeunes délinquants dans des maisons de correction*). De même, le sème « processus » activé par la préposition dans *Au camping, elle passait ses journées en cuisine* n'est pas conditionné par la présence de l'occupant dans un lieu qui soit véritablement « cuisine » (c'est au contraire le coin réservé à l'activité qui acquiert de ce fait un statut de « cuisine »), et le verbe n'implique pas nécessairement la présence du chèque dans un lieu « caisse » dans *Max encaisse un chèque*, parallèlement à *Max encaisse des bouteilles* (ranger les bouteilles dans une caisse). *Encaisser un chèque, de l'argent, un gain*, ne correspond pas à la localisation du chèque, de l'argent, du gain dans un lieu « caisse » vu comme un simple coffre en bois susceptible de contenir n'importe quoi : il s'agit d'un lieu relatif à un type d'activité liée à l'argent.

Dans un ordre d'idées comparable, les réfugiés peuvent être dits *encasernés* (contrairement aux chars qui ne seraient que dans l'enceinte de la caserne) dans la mesure où ils ne font pas que se trouver dans ce lieu : ils sont hébergés, nourris, pris en charge par une structure d'accueil et de telle sorte que leur liberté de mouvement est limitée, contrôlée, voire nulle ; en fait, *encaserner* retient de la « caserne » un certain nombre de ses attributs (l'enfermement, la dépendance relativement à un règlement, etc.) plutôt que sa définition strictement locative. Supposons qu'un ministre soit en visite dans une caserne, il n'est pas pour autant dit *encaserné* : sa présence momentanée en ce lieu ne modifie pas son statut et ne lui attribue pas non plus de statut particulier, comme *Le prisonnier en prison* a un statut différent de celui du gardien, qui lui, se trouve *dans la prison* (*emprisonner* impose les mêmes contraintes distributionnelles). Ce qui montre que *prison* n'a pas la même définition selon qu'il est associé à *dans* ou *en*, c'est que sur le modèle *Le directeur place le criminel dans une prison du comté* transformable en *Le directeur emprisonne le criminel*, on devrait pouvoir construire *Le directeur emprisonne le*

gardien à partir de la phrase *Le directeur place le gardien dans une prison du comté*. Or, cette dernière transformation n'est possible que dans le seul cas où le gardien prend le statut de prisonnier, c'est-à-dire le cas où il acquiert un statut particulier du fait de sa présence dans ce lieu. Il s'en suit que le verbe résultant de la préfixation d'un Nom de lieu [(en)_{af} [lieu]_(N)]_v conduit à une interprétation spécifique de l'occupant du lieu (cf. Leeman 1997 à propos de *en* préposition).

Cette hypothèse se vérifie encore sur **Max encave les meubles*, inacceptable car *encaver* construit une identité du vin en rapport avec le lieu dans lequel il se trouve : si *le vin est en cave*, c'est pour subir un processus de conservation qui vise à le bonifier. L'activité relative à « cave » semble être la préparation du vin, et non le stockage de marchandise ou de meubles, par exemple. *En* donne donc l'instruction d'opérer une caractérisation du lieu à travers une activité qui lui est prototypiquement associée. De même, dans *L'agriculteur engrange le blé* et *Le chef de rayon emmagasine la marchandise*, le blé ou la marchandise se trouvent dans un lieu où ils seront stockés, c'est pourquoi il apparaît surprenant de dire : ? *La nouvelle collection est emmagasinée* pour dire qu'elle est dans les rayons du magasin. Par contre, *La nouvelle collection d'été est emmagasinée en attendant l'arrivée des beaux jours* est acceptable, puisqu'on renvoie au processus de stockage et non à la simple localisation. Et l'on ne peut pas dire **L'agriculteur engrange le râteau* pour signifier que l'agriculteur met le râteau dans la grange, parallèlement à *L'agriculteur engrange le blé* : *mettre le blé en grange* renvoie à une activité agricole qui prend place dans une série d'opérations particulières (tout un processus) qui consiste à le ranger d'une certaine manière pour le conserver pendant des saisons. D'ailleurs, à la question *Où est le râteau* ? on répondrait *Dans la grange*, alors que **En grange* semble bien douteux.

De l'analyse des exemples qui précèdent, représentatifs de l'ensemble du corpus, nous pouvons déduire que la présence de *en* préfixe enjoint d'opérer un raisonnement au terme duquel on conclut à un certain statut de l'occupant X relativement au lieu Y et à l'activité qui s'y déroule. Pour que l'inférence soit possible, il faut que le sens même des noms en jeu s'y prête, comme X doit avoir un ensemble d'attributs nécessaires lui permettant d'être dit *en Y*. Les conclusions sur le préfixe rejoignent donc l'hypothèse avancée pour la préposition.

Conclusion

Notre hypothèse s'applique uniquement à l'interprétation des noms *en langue*. Ainsi, *en terre* ne se dit pas dans les mêmes conditions que *en mer* – alors que l'intuition référentielle tendrait à faire considérer qu'on a un parallélisme objectif entre les deux (du point de vue de l'exploitation de la mer par les pêcheurs et de l'exploitation de la terre par les agriculteurs) : la structure sémantique révèle des valeurs instituées par la langue qui ne correspondent pas à ce que l'on croit percevoir du monde ni aux représentations qu'on en a (cf. de même Leeman 1997 à propos de *être en vie* vs **être en mort*).

L'analyse comparative des possibilités distributionnelles de *en* préposition + *N lieu* et de *en* préfixe + *N lieu* permet donc de conclure à l'existence d'un rapport étroit

entre préfixe et préposition, et entre *en* et la processivité : dans le cas des noms traditionnellement considérés comme locatifs, *en* (qu'il soit préposition ou préfixe) construit une identité du référent telle qu'il doit s'interpréter, non comme simple lieu (entité statique), mais comme le lieu d'une activité définissant le statut de ceux qui s'y trouvent (*en prison/emprisonner, en cage/encager*) ou des objets qui y sont traités (*en grange/engranger, en cave/encaver*). Dans *N être en N lieu* comme dans le verbe *en + N lieu + inf*, *en* construit le lieu en tant qu'il a une certaine fonction et le N (sujet) en tant qu'il acquiert un certain statut de par la fonction définitoire du lieu.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE, J.-C., 1986, « L'article zéro en français : un imparfait du substantif ? », *Langue française*, 72, Paris, Larousse, 4-39.
- ANSCOMBRE, J.-C., 2001, « L'analyse de la construction *En tout N* par D. Leeman : quelques remarques », *Travaux de linguistique*, 42-43, Bruxelles, Duculot, 183-197.
- BOONS, J-P., GUILLET, A. et LECLÈRE C., 1976, *La structure des phrases simples en français, Constructions intransitives*. Genève-Paris, Droz.
- CADIOT, P., 1997, *Les prépositions abstraites*. Paris, Colin.
- CHARAUDEAU, P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.
- CORBIN, D., 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*. Tübingen, Niemeyer.
- CURAT, H., 1999, *Les déterminants dans la référence nominale et les conditions de leur absence. Essai de sémantique grammaticale II*. Genève, Droz, 273-294.
- FRANCKEL, J.-J. et Lebaud, D., 1991, « Diversité des valeurs et invariance du fonctionnement de *en* préposition et préverbe », *Langue française*, 91, Paris, Larousse, 56-79.
- GOUGENHEIM, G., 1970, *Études de grammaire et de vocabulaire français*. Paris, Picard, 55-65.
- GROUSSIÉ, M.- L., 1997, « Prépositions et primarité du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non-spatiales », *Faits de langues*, 9, Paris, Ophrys, 221-234.
- GUILBERT, L. [dir.], 1972, *Grand Larousse de la langue française*. Tome 2, Paris, Larousse, 6 vol.
- GUILLAUME, G., 1919 rééd. 1975, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris, Nizet, Québec, Presses de l'Université Laval.
- GUILLET, A. et LECLÈRE, Ch., 1992, *La structure des phrases simples en français*. Genève-Paris, Droz.
- IMBS, P. [dir.], 1978 et 1979, *Trésor de la langue française*, tomes 6 et 7. Paris, CNRS et Klincksieck, 16 vol.

- KHAMMARI, I., 1999, *Etude du complément circonstanciel : « En + Noms communs de lieu »*. Mémoire de DEA, Université de Paris X.
- LEEMAN, D., 1997, « Sur la préposition *en* », *Faits de langues*, 9, Paris, Ophrys, 135-144.
- LE PESANT, D., 2000, *Six études de sémantique lexicale sur les noms communs de lieux*. Université Paris 13.
- MILNER, J.-C., 1989, *Introduction à une science du langage*. Paris, Le Seuil.
- NYCKEES, V., 1998, *La sémantique*. Paris, Belin, coll. « Sujets ».
- POTTIER, B., 1955, rééd. 1962, *Systématique des éléments de Relation*. Paris, Klincksieck.
- REY, A. et REY-DEBOVE, J. [dir.], 1992, *Grand Robert de la langue française*. Paris, Le Robert.
- RIEGEL, M. et alii, 1994, *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Linguistique nouvelle ».
- SPANG-HANSEN, E., 1993, « De la structure des syntagmes à celle de l'espace. Essai sur les progrès réalisés dans l'étude des prépositions depuis une trentaine d'années », *Langages*, 110, Paris, Larousse, 12-25.
- TAMBA, I., 1983, « La composante référentielle dans *un manteau de laine, un manteau en laine* », *Langue française*, 57, Paris, Larousse, 119-128.
- WAGNER, R.-L. et PINCHON, J., 1962, *Grammaire du français classique et moderne*. Paris, Hachette.